

Claire Menichi

# La jeune fille bandée



Le roman du film  
Bandaged  
de Maria Beatty

Claire Menichi

La jeune fille bandée

© Claire Menichi, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8530-4

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## De la même auteure

*Starfuckers*, sous le pseudonyme Eric BELCORPO (avec Céline Germann), Editions TG, 2015

Ecrase-moi, *In/Soumises: contes cruels au féminin*, Wendy DELORME (dir.), Gala FUR (dir.) La Musardine, 2010, Paris

Madame Vénus, *Mein lesbisches Auge n°4* et *Antidata n°11*

La lune intrigante, *Mein lesbisches Auge n°5*

© 2004, photographies de Marcel Steger

"Personne ne va lire ce que j'écris ici; personne ne va m'aider; si l'on faisait obligation de me porter secours, toutes les portes de toutes les maisons resteraient fermées, toutes les fenêtres aussi; tout le monde resterait au fond de son lit, la couverture tirée sur la tête et la terre entière serait une auberge dans la nuit. On peut comprendre car personne ne sait rien de moi; et si quelqu'un savait quelque chose de moi, il ne saurait pas où je suis; et s'il savait où je suis, il ne saurait m'y retenir; et s'il savait m'y retenir, il ne saurait comment me porter secours."

Kafka,

*Cahiers in-octavo*

"Mme de Saint-Ange :

Reposons-nous, je me meurs."

Sade,

*La philosophie dans le boudoir*

Il n'y a plus d'extérieur, juste un intérieur foisonnant et imprévisible d'une cacophonie pétrifiante. Les Insectes s'agitent insatiables mus par une hyper-activité du même ordre que celle que me reprochait mon père. Trop de dispersion d'excitation d'exaltation, vouloir tout faire à la fois comme si le temps pressait. Voyons ! Ne sois pas si impulsive. Prends le temps de réfléchir, disait-il. Les Coléoptères transforment mon corps en puzzle. Découpant dépeçant sciant selon des courbes savantes, contournant les organes pour mieux les broyer piquer en plein dedans la pièce rare et précieuse. Pourtant eux, ils agissent vite et bien, ils sont intrépides insaisissables habiles. Le beau Scarabée grimpe le long de la veine de ma jambe pour atteindre mon cœur. Il est le grand décideur. Un Dynaste. Qui va sectionner ce nerf sensible ? rugit-il d'une voix qui en surgissant de son ventre proéminent fait tinter la chaînette de sa montre à gousset. Monsieur se vante d'être Professeur avec un P majuscule et de savoir comment fractionner le corps, le diviser scientifiquement afin de remboîter les pièces du puzzle de la manière correcte adéquate et donc parfaite. Il sait tout, bien sûr. Il sait corriger. Il a une corne qu'il tend tel un Rhinocéros, une carapace très très très dure et si luisante comme si on lui faisait l'hommage de le cirer quotidiennement voire deux fois par jour, des élytres épaisses et châtaines qui fermées ressemblent à une reliure de vieux missel et cachent deux autres ailes flottantes aussi fines que du papier bible, six pattes crochues aux multiples griffes pour avancer sans déraper. Il cherche sûrement à me faire croire qu'il est sacré, que je lui dois du respect, que quelque chose de solennel est en train de se passer en moi, que la Sainte Trinité s'est réunie en ce moment pour épiloguer sur mon cas difficile. C'est le précieux moment où elle pèse le pour et le contre sur les plateaux de la balance, évalue mon passé mes péchés et mes crimes mes présences et mes absences.

Tout d'un coup, je m'affole sous les pas lourds du Scarabée-Scélérat. Qu'il veuille obstinément atteindre mon cœur me terrifie au plus haut point. J'avais bien lu et relu et rere lu dans les manuels de zoologie qu'il était l'Animal le plus fort de la terre. Naît un sentiment d'angoisse doublé d'un mauvais pressentiment. Je ne le suis plus du regard, je refuse de le voir. Il en profite alors pour percer ma veine, déchirer ma peau de bas en haut fendant mon corps verticalement comme une bûche d'un coup de hache et s'envole pour me laisser pantelante ouverte en

deux exposée aux regards de cet Autre si bizarre de ce Monstre tricéphale qui clame alléluia ! Un bout de ma peau ensanglantée, mélangé à de la cendre d'os et de cartilage reste collé à la corne du Scarabée-Sacrificateur, semblable à une amulette. Il m'emporte avec lui dans les hauteurs et me permet humblement de me voir du ciel, de voir ce désastre là-bas.

Je réalise que je suis morte, que c'est ma réalité. Oui, je ne sens plus rien. Morte. Que c'est ça la mort. Je suis en l'air et je flotte, détachée. Autour de moi, le Monstre et les Insectes ont disparu. Volatilisés tout simplement. Plus de têtes plus de bras plus de bruit de mastication. Je suis heureuse d'être morte. Dorénavant je sais que je suis tranquille libérée spectatrice que je ne dois plus me forcer à lui faire plaisir, à me renier constamment en face de lui, à avoir honte de telle ou telle chose en moi, d'une poussée d'orgueil d'une ambition vaniteuse d'une vaine illusion d'épisode à vivre. Je suis même plutôt fière très très très fière du puzzle élaboré dans ma chair. Devant moi, chaque pièce a été bien segmentée bien taillée en arrondis ici en angles droits là et tout s'emboîte harmonieusement.

Je rejoins Maman dans ma vie d'avant. Par un après-midi d'été sous un ciel d'azur, elle est assise sur les marches du perron, adossée au muret, avec un coussin sous ses reins, sa nuque reposant sur le marbre frais qui l'irradie de sa blancheur. Elle est plongée dans la lecture d'un livre qui, au vu de sa taille minuscule, doit être un recueil de poèmes ou un livre d'heures. Seule la couverture de cuir noirci se détache dans ce doux halo qui est à quelques mètres de moi et que j'ai quitté pour me diriger vers quelque chose de ma taille: une souche évidée.

Me tenant à l'ombre, je scrute ébahie admirative hypnotisée le trou noirci. Ça gesticule dans tous les sens à l'intérieur. Les aplaties et les bombées, les triangulaires et les ovales, noires ou marrons ou vertes, parsemées ou rayées de jaunes ou de rouges, semblent en proie à une mission secrète. Ma phase de contemplation est courte et déjà, je plonge ma main pour attraper un Insecte, enfouissant presque ma tête dans la cavité profonde pour mieux y voir. Je saisis une Punaise et la dépose sur le sol au soleil. Aussitôt, elle décampe vers le tronc et revient sur l'écorce. Je fais la grimace. Je décide alors de me dépêcher et de les retirer le plus vite possible, tous, un à un, pour laisser le tronc sans âme qui vive, certains vont par deux avec les fesses collées ce qui fait que je les enlève deux fois plus vite. Pourtant dès qu'il sont de nouveau à terre après un séjour de

quelques secondes dans les airs, ils détalent vers l'ombre et regagnent derechef leur cabane, bien plus vite que moi qui les retire. La cadence devint infernale. Je prends un Coléoptère noir, une petite Biche, la tiens bien serrée entre mes doigts, cherchant un peu à la blesser pour l'affaiblir, pas trop pour ne pas la tuer mais assez pour qu'elle revienne en claudiquant et je la pose à un mètre du tronc. Elle revient encore plus vite: on croirait qu'elle vole cette fois-ci plus rapide qu'un Ange.

"Ça va ma puce, tu t'amuses bien" me demande une voix si exquise si agréable si mélodieuse qu'elle ressemble à une pluie de cristaux de sucre s'écoulant dans mon oreille remplie de beurre fondu. Maman s'est arrêté de lire et époussette soigneusement le chapeau de paille hérité de sa mère. Elle y tient beaucoup. Blanc écru, léger, à la trame serrée, aussi plat qu'un canotier avec un ruban rose où sont épinglés une fleur et un Oiseau en tissu. J'accours pour être dans ses bras. Je saute sur ses genoux et m'accroche aux bretelles brodées de sa robe. Je les serre entre mes deux poings le plus possible pour les sentir sur toute la surface de mes paumes. Et je l'admire.

Je chute. Je rechute dans la douleur. Les Insectes mélangent les pièces énergiquement et recommencent à jouer. Je rechute brusquement dans mon corps et tout ce qui va avec revient à la vitesse de la lumière. Les sensations pénibles d'être cisailée poignardée punaisée tenaillée embrochée brûlée broyée compressée... Suis-je morte ? Je ne suis plus sûre. Je suis bien allongée avec les Insectes. Et j'étouffe comme si j'étais enterrée vivante sous terre. J'ai mal. Encore toujours encore toujours encore toujours. C'est que la douleur m'a tellement affaiblie que je suis sortie de mon corps et que je l'ai oubliée, tout simplement oubliée à l'intérieur, laissée pour morte, inexistante, tandis que je flottais à l'extérieur, en paix. Mais après ce repos bien mérité, le Scarabée-Salaud a trouvé que c'était assez, et illico, est réapparu pour me renvoyer dans mon enveloppe terrestre. Il n'en avait pas fini avec moi, il n'avait pas fini de s'amuser d'inculquer d'expérimenter.

Les Insectes se mettent à jouer. Je me joins à eux pour moins souffrir. Remettre les pièces en ordre revient à mettre un mot sur chaque douleur et ainsi à me soulager un peu. Au lieu de les regarder passivement, je m'attelle hypocritement à la tâche, je pactise pour contrer l'ennemi. Chaque pièce a une couleur caractéristique de la douleur qu'elle engendre: jaune canari pour ce qui suinte et lance, bleu turquoise pour les pulsations et martèlements, vert olive



pour ce qui est lourd, orange mandarine pour les tiraillements. En fait, c'est un puzzle tridimensionnel avec un nom, une couleur et un endroit. Saisir les règles est très compliqué, elles semblent fluctuantes et je ne parle pas la langue des Insectes. Ils palabrent sans tenir compte de moi à des fréquences trop hautes. Mais je fais croire que si, parce que tout le temps passé à comprendre le fonctionnement du jeu est du temps gagné. Une explosion de couleurs a lieu. Un arc-en-ciel s'étire devant moi. De manière inattendue, les Insectes peinent à retrouver les endroits appropriés pour les dernières pièces. Ils manœuvrent par monts et par vaux, en tous sens, sans résultat. Ils débattent, essayent différentes combinaisons. En vain. Mon visage est un carnage qu'ils n'arrivent pas à résoudre, la pièce-maîtresse qu'ils ne savent pas assembler. Je suis dévorée par eux. Un Insecte a une trompe qu'il plante exactement toujours au même endroit convaincu que ça doit être là, sur ce nerf près de ma bouche, là là là, qu'il faut être. Dès que je respire, la pointe s'enfonce encore plus. L'air en remontant et descendant pique ma trachée et mes dents sont prêtes à tomber, déchaussées et mes gencives à fondre. Les poils des Chenilles et leurs ventouses entourées de crochets m'irritent, le suc des débats d'Insectes se déverse sur ma chair et la brûle. Les plus costauds y vont au marteau, à la masse. Mon tympan se met à saigner sous leurs coups, la porte se casse et tombe à terre, piétinée, morcelée. Ils attrapent les bouts de bois aiguisés et éperonnent mon crâne ainsi qu'une poupée vaudou parsemée d'aiguilles plantées dans la tête.

"Arrêtez de me toucher" leur ordonné-je. Ça ne marche pas. Ils essayent encore et encore et encore de résoudre le problème. J'attrape un éclat de bois et me mets à me l'enfoncer moi-même. Je le plante dans ma joue, sous l'œil, je le fais pivoter et la douleur est si terrifiante que je refais le même mouvement vingt fois trente fois soixante fois pour me l'approprier et ne plus rien visualiser et ne sentir que mon geste sans l'avant ni l'après, juste cette action, jusqu'à atteindre l'épuisement total et enfin enfin enfin le sommeil.

Des jours jours jours plus tard, j'entends beaucoup de bruit. Ça vient du dehors. Je devine qu'il est tôt, la lumière matinale se diffuse dans ma chambre en dessinant des ombres anguleuses, déformées aux meubles. Je n'ai jamais fermé les volets puisqu'il n'y a pas de voisins: le seul vis-à-vis est la forêt alentour qui s'étend de tous côtés et à perte de vue. J'aime que ce soit le soleil qui me réveille. Et j'aime voir les arbres au réveil: les châtaigniers, les chênes, les sapins et les quelques espèces uniques plantées par ma mère.

Maintenant, sûrement pour me faire plaisir, mon père ne ferme pas non plus les persiennes. Mais en cette saison, le soleil monte vite et m'éblouit. Mes yeux picotent. J'essaie de détourner la tête, d'éviter la boule de feu. Mon corps ne parvient pas à bouger d'un iota, il reste immobile sur le lit.

La cloche rouillée du portail retentit. Une seule fois fracassante suivi d'un silence. J'oublie par magie ma lutte intérieure, pour tendre l'oreille, gardant les yeux fermés, cette fois-ci pour mieux entendre. La vétuste grille du portail grince et des pas aériens suivent l'allée jonchée de cailloux et d'herbes folles. Ce n'est pas mon père qui part au travail. Il ne sort que rarement depuis qu'il a pris des jours de congés pour s'occuper de moi. Je ne reconnais pas ces pas lents, feutrés, hésitants, presque claudicants. Je tente de me redresser pour scruter par la fenêtre mais rien n'y fait. Je n'ai aucune force, rien ne bouge.

Et si c'était ma mère qui revenait après un long voyage après un tour du monde après une croisière au long cours ? Elle a reconnu le domaine isolé enfoncé dans les bois perdu sur les cartes, le nom de "Bosco" sur la pancarte encore clouée, quoique bringuebalante, sur un des deux piliers en pierre. Mon père abhorre tellement le bricolage qu'il en néglige notre propriété. Elle tient à la main sa valise noire, une petite valise élégante en carton verni avec les coins renforcés et elle porte ses gants de cuir noir pour ne pas irriter sa paume avec la poignée. Elle a beaucoup voyagé. Elle a presque eu du mal à retrouver la maison tellement elle est retirée et son séjour était long, au loin. Nous étions éloignés de tout et elle s'était éloignée de nous. Mais nous lui avons manqué, elle est revenue. La poignée de la valise est élimée, les gants ont résisté. Elle a recousu les trous dès qu'ils apparaissaient à l'extrémité des doigts. Elle a toujours pris